

L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLANS. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

323 rue de Chartres, 323. GODET et BENOITE.

Se vend au Post Office of New Orleans at Second Class Station.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

L'ABEILLE DE DEMAIN. SOMMAIRE.

Un Soir.... Françoise. La princesse Clémentine de Belgique. "Souvenir intime." Le Portugal d'Hier. L'Aurore, poésie. Cuisine. La Comtesse Germaine feuilletteur du dimanche, suite. Mondanité, Chiffons. L'actualité etc. etc.

Mort d'un homme politique.

Les Démocrates de New York viennent de perdre un de leurs anciens leaders, un de ceux qui parurent haut et ferme leur drapeau et dont la carrière fut des plus mouvementées, David Bennett Hill.

Nous avons dit hier les circonstances qui ont entouré la mort de l'homme éminent qui atteignit les plus hauts sommets de la carrière qu'il avait choisie, parce qu'il se sentait parfaitement conditionné pour la parcourir; il savait y reconstruire des succès. David Bennett Hill débata modestement dans la vie comme avocat; et il ne fallut pas longtemps à sa forte personnalité pour s'imposer à l'admiration de ceux dont il allait devenir le chef. Les premières fonctions publiques qu'il remplit furent celles de Lieutenant Gouverneur. Appréhendant les services qu'il avait rendus, le peuple l'appela à des fonctions plus élevées, il lui confia le mandat de Gouverneur. A l'expiration de ce mandat, Hill fut le candidat des démocrates à la présidence des Etats-Unis, mais ses partisans n'ont pas l'influence voulue pour faire triompher sa candidature et leur espoir fut déçu.

En 1891, l'infatigable, intrépide lutteur qu'était Hill se vit ouvrir les portes du Sénat. Le champ était vaste pour que son activité s'exerçât, et pendant sept ans il défendit les intérêts de son Etat avec une remarquable habileté. Pour servir son intelligence très éveillée, il avait un grand talent oratoire. Sa parole coulait facilement, elle était abondante, persuasive, entraînante. On n'a pas oublié le rôle important qu'il joua dans plusieurs circonstances au Sénat; son effort pour faire abolir les contrats de l'Etat pour l'emploi des prisonniers de l'Asile, et sa participation aux travaux du comité judiciaire chargé d'une enquête relative à la conduite scandaleuse de certains juges de Cité de New York; M. Hill avait pour collègue sur ce comité M. Samuel J. Tilden.

Hill fut la force dirigeante du Comité Exécutif National du parti démocratique pendant des années; il en avait accepté la présidence. Avant de se retirer de la vie publique active, il fut en quelque sorte le parrain de la candidature du juge Alton B. Parker à la présidence de la Nation.

C'est après cette campagne qu'il avait dirigée avec zèle, qu'il abandonna l'arène politique pour se consacrer entièrement à l'exercice de sa profession. Hill ne laissa pas un nom que ses adversaires politiques ne ternissent pas. Il a eu son heure de popularité nationale, de célébrité; et le silence s'était fait autour de lui depuis que l'attention publique s'était détournée de lui; il en va ainsi pour tout et pour tous en ce monde.

Larmes de Reine Larmes de Mère

Conversation avec Mme Olga de Moraes Sarmiento

En apprenant les événements qui, en ce moment, bouleversent le Portugal, notre première pensée a été pour la reine Amélie, pour cette noble fille de France dont les voiles de veuve cachent le diadème royal et dont la tendresse maternelle doit se dérober sous le devoir royal. Quelles doivent être, à cette heure, les angoisses de cette mère, déjà si cruellement éprouvée, en voyant chanceler ce trône qu'elle voulait à tout prix conserver à son fils? Nous sommes allés demander à l'une de ses filles les plus dévouées, à Mme Olga de Moraes Sarmiento, la très distinguée femme de lettres portugaise, quel était l'état d'esprit de la Reine Amélie lors de la dernière visite qu'elle lui fit, à Lisbonne, il y a un mois.

—Comment j'ai trouvé mon auguste souveraine? Mais moralement triste, hélas! comme je l'avais laissée... et combien changée! Elle, dont le sourire si doux accompagnait toutes ses phrases, jadis, elle ne peut aujourd'hui quitter son expression de gravité, de douleur. Depuis l'affreuse tragédie qui coûta la vie à son mari et à son fils aîné, elle n'a plus quitté les vêtements noirs. Sans un bijou, d'une pâleur d'hostie, en robe montante, elle reçoit ses intimes, dans le salon de musique. Elle cause volontiers de la France, de ses amies de Paris. Notre dernière conversation a roulé sur la maladie si cruelle et la fin prématurée de la duchesse de Brissac, sur Paris, l'aviation... Mais, comme un "dit-motiv", revenait sans cesse sur ses lèvres cette interrogation: —"Comment trouvez-vous le Roi? N'est-ce pas qu'il a fibre mine? Ne vous semble-t-il pas qu'il soit devenu plus robuste?"

—Et comment je le complimentais pour la troisième fois sur la belle santé du jeune monarque, son visage sembla se distendre et l'arc de ses lèvres perdit un peu de sa courbure que la douleur y a creusé. —La Reine savait-elle toutes les passions politiques divisant le royaume, les haines et les ambitions des partis? —Assurément. —Cependant, la courageuse femme ne laissait rarement aller un desespoir. Quand le Roi passait dans les rues et qu'il était acclamé par le peuple, ravie, elle prêtait l'oreille, un peu de rose montait à ses joues, son cœur battait: —"Ecoutez! écoutez!" disait-elle, "on crie: Vive le Roi!"

—Et le jeune monarque, prenait-il conseil de sa mère? —Toujours; ils s'adoraient et ne décidaient rien l'un sans l'autre... Ah! s'ils avaient été les maîtres! On a accusé la reine Amélie de cléricisme outré... rien n'est plus faux. Elle est catholique pieuse, mais c'est une conscience très éclairée... Oh! ces conseillers... je les hais!

—Et les beaux yeux noirs de mon interlocutrice lancent des éclairs. Je voudrais savoir à qui va cette haine. —Voulez-vous me nommer ces gens qui conseillent si maladroitement? —Non; je ne le puis. Je dois me tenir dans une sage réserve; mais ce que je puis vous dire, c'est que, sans ces gens-là, on adorerait le jeune Roi, "qui est très libéral", à Lisbonne comme on l'adore en province. Car je l'ai vu, moi, dans ses voyages, porté par la foule qui l'ovationnait, s'approchant de sa voiture pour lui jeter des fleurs, baisers à main. Les gens du peuple allaient jusqu'à arracher les boutons de son uniforme pour les conserver en précieux souvenirs.

Il se réjouissait, ce pauvre Dom Manoel, d'aller prochainement à Murça, chez le marquis de Valfôr, dans le Nord du Portugal, où les populations préparaient des fêtes somptueuses pour le recevoir. —"Il devait aussi aller visiter les divers sanatoriums installés un peu partout par la reine Amélie pour soigner les tuberculeux, car cette souveraine, que l'on dit excisée du peuple, est au contraire bénie par beaucoup de ses sujets pour la noble tâche qu'elle s'est donnée d'accomplir, de détruire à tout jamais, à force de soins, l'hérédité tuberculeuse en Portugal. Je le dis et le répète, c'est l'entourage de quelques ambitieux fœnés qui a amené le peuple au désastre de république..."

—Mais la Reine et son fils ont pourtant de véritables et fidèles amis autour d'eux. —Sans doute. Et des hommes de valeur, comme le comte Sabugoza, chambellan, un homme intègre, écrivain de talent admiré de tous les partis; le colonel Costa, belle âme loyale dont on n'a peut-être pas assez suivi les conseils. —La Reine et le Roi déposent leur courrier chaque jour. La Reine répond elle-même quelques fois aux lettres qu'elle reçoit, tous les matins. A partir de deux heures, elle reçoit chaque jour, se montre gracieuse et compatissante avec tous... mais, encore une fois, elle ne peut faire ce qu'elle veut...

—Et le Roi? —Le Roi s'occupe des affaires durant la matinée; il donne des audiences l'après-midi, fait une promenade et, aussitôt retiré, s'enferme dans sa chambre et, pendant de longues heures, fait de la musique. Il joue du Schumann, du Beethoven, du Chopin, du Bach, du Gluck. Ses livres préférés sont des biographies de musiciens et de la littérature française. Il avait récemment sur sa table l'ouvrage de Romain Rolland sur Beethoven et la "Poésie vivante des frères Mathias-Ary Leblond. Souvent il retient à dîner son professeur de piano M. Rey Colaço et M. Pedro Blanch, un violoniste distingué. Et le soir, tandis que la Reine fait son bridge avec ses intimes dans le petit salon orné des portraits du roi Carlos et de la Reine par le peintre italien Corcos, le monarque joue du Debussy ou du César Franck avec ses deux amis.

Sur ces mots, Mme de Moraes Sarmiento se lève et comme je la remercie de sa confiance elle me dit: —"Prouvez-moi votre gratitude en m'apportant des nouvelles dès que vous en aurez. Nous sommes beaucoup nous souverains, ici, et nous sommes si inquiets!"

BERTHE DELAUNAY.

LA RENAISSANCE DU BRIQUET.

An restaurant, au music-hall, sur un trottoir, dans une voiture, un homme approche de sa cigarette éteinte une petite boîte de métal. Il presse un bouton, et l'étincelle est suivie d'une flamme. Plus d'allumettes. On ne se sert aujourd'hui que de briquet, écrit un chroniqueur parisien.

C'est une résurrection. Le briquet était une sorte d'antiquité. On voyait un vieux chasseur, ayant pris à l'heure le ton de la terre en novembre, tirer de sa poche une petite boîte d'où pendait un cordon jaune, tourner une mécanique, frapper l'acier d'un silex: c'était un manœuvre assez préhistorique que la charge en quatre-vingt dix-neuf temps. Sur ce briquet, l'allumette semblait un progrès. Elle en était un en effet. Mais par malheur les citoyens français étaient condamnés à user d'allumettes fraudées.

Ils avaient même le choix entre deux sortes de ces allumettes. Le gouvernement de la République leur tendait de la main droite une boîte d'allumettes boguies, de la gauche une boîte d'allumettes en bois, l'une ou l'autre pour dix centimes. S'ils prenaient les allumettes en bois, ils trouvaient dans une boîte légère quelques menues échardes brisées, qu'on avait oublié de tremper dans la pâte. Quelquefois, comme tout arrive, un peu de cette pâte avait cependant adhéré à l'extrémité d'une arête. On la froissait et elle se détachait avec une rare perfection. Quelquefois cependant elle jetait un éclat blanc et s'éteignait aussitôt.

Les citoyens français achetaient alors une boîte d'allumettes boguies. Celles-ci ont pour caractère de ne point s'allumer. Il froissait vingt fois la pâte rouge; la cire mollissait entre les doigts, et le tout fondait en bouillie. Cependant les économistes l'ont vainement dans leur sagesse l'impôt indirect, le seul qui se pèse point à la population, et qu'elle paie sans le remarquer. Il est certain qu'elle payait sans y prendre garde. Si un impôt de deux sous avait été mis sur chaque cigarette, on aurait entendu de beaux cris. Il n'était pas mis, mais il était perçu. Il est vrai que les fumeurs impatientés allaient une cigarette à l'autre et fumaient sans s'interrompre, pour ne pas avoir à froter une autre allumette. Mais à cette continuité, les hygiénistes bravaient. Enfin les briquets ont reparu.

La mode en un clin d'œil a été universelle. L'Etat, qui sert mal, mais qui a son droit de servir, s'est effrayé. Il a interdit certains systèmes. Rien n'y a fait. Pour avoir tout rendu de mauvaises allumettes, il a cessé d'en vendre. Il y a des briquets faits d'une rose qui trourent quand la boîte s'ouvre frappe un métal dont l'étincelle allume une mèche enduite de benzine. Il y en a de plus simples, de forme cylindrique. Il y en existe six ou sept modèles. Leur succès est fait du mécontentement commun. Il est vrai qu'aux mêmes ne sont point parfaits. A la première de "M'Amour", si Mme Béjane a eu le regret de voir les machinistes baisser le rideau de fer et emporter la manivelle, M. Da-

boso a eu celui de voir un briquet lui refuser le service en pleine ébullition.

Vente de vieux navires français.

Paris, 12 octobre. Le ministre vient d'ordonner la remise aux Domaines, pour leur vente, des cuirasses "Magenta" et "Amiral-Baudin", ainsi que du transport "Annamite". Ces deux cuirasses dataient de plus de vingt ans; le transport était plus vieux encore. Tous les trois encombraient nos ports et ne pouvaient plus être d'une grande utilité. Leur radiation sur la liste de notre flotte ne nous causera aucun préjudice. Il est seulement regrettable que les Turcs, devenus, comme on sait, amateurs de vieilles carcasses, ne nous les aient pas achetées. On aurait pu les leur céder à bon compte. Et cela aurait fait quelques millions—pas beaucoup!—de plus dans la caisse de l'Etat.

Nous ne sommes donc pas la mesure prise à l'égard de ces trois bâtiments par l'amiral de Lapeyrière. Toutefois, nous voudrions signaler l'anomalie qui permet au ministre de la marine de rayer, de son propre mouvement, de sa seule volonté, telles unités de notre flotte qu'il juge inutilisables, alors qu'il lui est interdit de mettre en chantier, sans une loi formelle et spéciale, tel bâtiment qu'il peut estimer nécessaire à nos forces navales.

PLACES FORTES.

Le docteur Morrieon, correspondant du "Times" à Péking, a traversé toute la Chine et tout le Turkestan pour revenir en Europe par la Russie. Entre Kaeschgar et la frontière, il a eu l'occasion de visiter plusieurs fortresses chinoises et la peinture qu'il en fait contraste singulièrement avec les dires des journaux russes qui souvent signalent dans ces parages la redoutable activité militaire des Céléstes. La principale citadelle sur la route de Kaeschgar à Anlichan porte le nom d'Oolongchian. Elle est située à 20 milles anglais de la frontière, elle est indiquée sur toutes les cartes russes comme une place de premier ordre. Le docteur Morrieon, à sa grande surprise, trouva un petit fortin en terre battue construit au niveau de la plaine et dominé de tous côtés par les montagnes.

—"A ce dôme, c'était le désordre et la ruine. La garnison se composait de quatre soldats, dont deux chassés dans la campagne quand je me présentai; dont le troisième, en caleçon et en chemise, cultivait des oignons pendant que le quatrième, assis dans la cuisine, jouait de la cithare. Aucun d'eux n'avait d'uniforme; sordides et dégarnis, ils n'avaient pour toutes armes que de vieux sabres rouillés, suspendus au mur d'une chambre." Quinze Kirghis, établis sous quatre tentes, formaient un peu plus en arrière la seconde ligne de défense; ils n'étaient pas mieux équipés. Toute cette troupe vivait misérablement, se nourrissant d'oignons, buvant l'eau crasse et vaseuse d'un étang. "Je n'ai point de compétence, ajoute le docteur, en matière militaire; mais je crois que cette place forte ne résisterait pas à l'assaut de trois vieilles femmes armées de manches à balais." Dix huit milles plus loin, M. Morrieon visita un second fort nommé Yéko. Il y trouva une garnison égale qu'il sent grand peiné à réveiller de son rêve d'opium. Il y parvint

cependant; mais il eut beau interroger ces militaires, il ne put jamais tirer d'eux que cette phrase: "Avez-vous de l'opium?" Le docteur en conclut que l'armée chinoise n'a pas beaucoup d'idées. Mais quel guerrier d'Europe, parlant à un civil, ne lui demande pas bientôt s'il n'a point une sibiche!

THEATRES. TULANE.

Mlle Margaret Anglin et sa troupe donnent aujourd'hui au Tulane les deux dernières représentations de "The Awakening of Helena Richie".

Demain soir première de "Your Humble Servant", comédie dont le premier rôle est tenu par le grand acteur Otis Skinner.

CRESCENT.

"The Newlyweds" continue à faire de très belles salles au Crescent. Ce soir dernière représentation. Il y aura foule.

ORPHEUM.

Toujours grande affluence à l'Orpheum, grâce au talent des nombreux artistes qui exécutent le programme de vaudeville. L'annonce de la semaine prochaine portera plusieurs nouveautés et le spectacle ne le cédera en rien à celui des semaines précédentes.

Le Cirque du Ranch 101.

C'est aujourd'hui que le cirque des Frères Miller, connu dans tous les Etats-Unis sous le nom de cirque du Ranch 101, donnera ses deux premières représentations à la Nouvelle-Orléans à 2 heures de l'après-midi et à 8 heures du soir.

ACCIDENT FATAL.

Mme Chas Silva, demeurant rue N. Remparts, 1017, a été victime d'un accident dont les suites ont été fatales hier matin. Elle travaillait sur une échelle, en sa demeure, lorsqu'elle est tombée, se fracturant le crâne. Elle a été aussitôt transportée à l'hôpital, où elle a succombé à ses blessures quelques heures plus tard.

Administrateurs de l'Hôpital.

Les administrateurs de l'Hôpital de Charité se sont réunis hier soir sous la présidence de M. Vainot. La question des fonds pour l'entretien de l'hôpital a été longuement discutée et il a été décidé qu'à la prochaine réunion du bureau un mémoire indiquant les besoins de l'institution serait préparé pour le renvoi au conseil d'administration.

Dans son rapport le chirurgien en chef, le docteur Dana, fait un exposé détaillé des améliorations accomplies depuis le mois dernier. Les plaçards en bois ont été remplacés par du marbre et les murs des couloirs ont été repeints. Les dortoirs pour les gens de couleur qui se trouvent anciennement au rez-de-chaussée ont été installés au troisième étage où sont internés tous les patients noirs.

LA TEMPERATURE.

La température qui s'est sensiblement abaissée hier descendra encore de quelques degrés dans le courant de la nuit, et si les prédictions de la Station Météorologique se réalisent, la journée du 22 octobre, nous amènera le premier froid réel de la saison.

L'ABEILLE

NOUVELLE-ORLANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: 512. — Un an \$10.00. — 6 mois \$5.00. — 3 mois \$2.50.

EDITION HEBDOMADAIRE

Pour les Etats-Unis, port compris: 52.00. — Un an \$1.50. — 6 mois \$0.75. — 3 mois \$0.37.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent y abonner ont à adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

L'ABEILLE DE LA N. O.

Les Amants de la Frontière

GRAND ROMAN INÉDIT. PAR JULES MARY PREMIERE PARTIE DEUX FRERES ENEMIS.

XII. AUTOUR D'UN MYSTERE (Suite)

Cela, il le savait!... Il y avait réfléchi! Et, ayant réfléchi, il s'était

portant pas hésité.... Et elle se rappelait ce qu'il lui avait dit, dans la grandeur de son cœur, lorsqu'elle lui avait avoué sa grossesse, lorsqu'elle lui avait crié: "Aimer l'enfant de Lillenthal, est-ce que ce ne serait pas aimer l'âme infamée de mon bourreau?"

Lui, si noble, si généreux, si tendre, avait répondu: —"Plus rien n'existe qu'un souvenir, plus rien au monde qu'une promesse, celle que j'ai faite, celle que j'ai reçue de toi: s'aimer, Joëtte, s'aimer malgré tout!"

Et elle avait juré, elle s'était engagée de nouveau.... Je t'aime, mon Renaud, je t'aime malgré tout!... Et dans l'égoïsme, en cette minute précise, à travers l'espace qui séparait le cabinet du juge d'instruction de la cellule où Renaud pensait à elle, Joëtte comprenait, entendait que le jeune homme lui réclamait l'accomplissement de sa promesse, la forçait, enfin, à prononcer les mêmes mots, à faire le même mensonge, à prendre le même engagement formidables pour l'avenir.... Elle devenait faible, hésitante. Le juge attribuait cette émotion à l'alarme de sa pudeur, si elle était comble, ou à la honte qu'elle éprouvait de la lâcheté comise contre elle!

Il dit, doucement: —"Vous pouvez parler sans crainte...."

Oui, oui, je parlerai, il le faut.... Je vote bien que je ne peux plus me taire.... —Renaud a menti, n'est-ce pas?

On eût dit que tout croquait sous elle. Dans un grand élan d'angoisse, elle prononça: —Renaud n'a pas menti! —Alors, vous avez bien passé avec lui ces deux heures de nuit? —Avec lui?... dit-elle plus faiblement encore, — avec lui, dans la solitude et les ténèbres... —Et vous lui avez appartenu... Mourante, les yeux clos: —Je suis sa maîtresse.... depuis ce soir là!...

Elle se couvrit le visage avec les mains comme pour cacher sa honte. En réalité, elle cachait une pâleur extrême, celle de l'épouvante, car ce n'était pas l'image de Renaud qu'elle venait de revoir: —C'était celle de Lillenthal!... Elle venait de mentir, mais sans avoir la pensée de profiter plus tard de son mensonge. Elle venait de répondre au dévouement de Renaud, mais avec la ferme décision de ne jamais révéler à ce jeune homme l'hérotisme qu'elle avait subi. Ses yeux étaient pleins de larmes.

M. de Saint-Oest s'y trompa. Il crut que c'étaient des larmes de honte, regrets de la faute commise.

C'étaient des larmes de joie!... Le sublime sacrifice de Renaud venait de se révéler, à tous, le déshonneur, bientôt rendu public, de la pauvre enfant, se sacrifiant la touchait si profondément qu'elle souhaitait ne se sentir qu'elle se donnait à lui donner.... elle se sentait si inférieure qu'elle demandait quelque chose d'impossible et d'immense, afin de regarder en face de sa honte, de sa distance, de sa solitude et de sa distance.... par un dévouement d'elle-même à son tour....

Des cris de passion montaient de son âme à ses lèvres closes: —Oh! Renaud! mon Renaud! que pourrais-tu jamais pour moi? —Lorsqu'elle sortit du cabinet du juge, elle resta pourtant indécise et triste: —Alors, bien fait?... Mon devoir n'était-il pas de refuser ce dévouement, à quelque même de consacrer le malheur de Renaud? —Fais une consolation dans les affres torturantes de ces incertitudes....

—Alors, il fallait mentir.... Car, si j'avais pas menti, c'était le laisser condamner et l'enfermer pour un crime.... Non, non.... S'aimer, s'aimer, malgré tout!... Oh! je t'aime, plus qu'aucun homme n'a jamais été aimé....

Enfin, Renaud était remis en liberté. Il bénéficiait d'une ordonnance de non-lieu. Quand le noyé apprit que Re-

naud n'était plus en prison, son visage s'éclaira: —Sûrement, monsieur le juge, vous aviez bien travaillé là-dessus!

—Et vous, Luce, n'allez-vous pas dire la vérité! —Pâle que l'on venait de voir, —Ne revenez pas sur vos dernières déclarations. Il est avéré que vous avez vu.... et que vous avez entendu.... Ce que vous avez vu.... c'est la lutte entre le meurtrier et sa victime à moins que le meurtrier, ce ne soit vous.... Ce que vous avez entendu, ce sont les exclamations proférées par eux.... à moins que les cris étouffés de haine, de rage qui sont parvenus jusqu'aux oreilles de l'aveugle, ce ne soit vous qui les avez poussés.... —C'est point moi! —Alors, qui? —Je ne sais pas! —Vous mentez!... Je préférerais beaucoup, pour vous, et dans votre intérêt, que vous me disiez: "J'ai vu.... et je ne vous dirai pas ce que j'ai vu!"

Mais le bon Pervenche, obéissant, domarçait sur une garde prudente. Il secoua sa lourde tête.... non sans s'être auparavant, gracieusement, vigoureusement, gratté de ses cinq doigts. —Après quoi, il voulait bien livrer au juge le secret de son entêtement: —Et sa parole se fit sentences.

—Voyez-vous, monsieur le juge, y avait que ceux qui n'avaient point de se tromper jamais!

Le juge leva les épaules avec impatience: —Mais il n'y avait rien à faire. Jadis, on eût mis Pervenche à la torture, et il aurait parlé! —M. de Saint-Oest se trouva vaincu, devant le mur de ce cerveau qu'il ne pouvait franchir, mais derrière lequel il voyait bien qu'il se passait quelque chose.

Il le garda sous les verrous. Tandis que Pervenche avait partagé son malheur avec Renaud, il avait montré un courage et de la galeté; mais lorsqu'il sentait qu'il était seul et resterait seul, lorsqu'il se vit séparé de son jeune maître, il eut moment de découragement et en rentrant dans sa cellule, il jeta sa casquette avec fureur sur son lit en marmonnant: —Tout de même, y en a des choses qui pourraient parler, et qui ne parlent point....

XIII. LA TRAHISON D'ELISE. Des mois s'étaient écoulés depuis le meurtre: car l'enquête, retardée par les renseignements que le parquet français était obligé de prendre ou de contrôler en Allemagne, avait été pénible, cahotant de détails en détails,

avec des journées perdues à l'infini, malgré la bonne volonté témoignée de part et d'autre.

Malgré sa prudence, ses précautions, malgré l'épouvante que Joëtte éprouvait et qui lui faisait mettre son corps à la torture, le moment approchait où elle ne pourrait plus cacher son état.

Le moment où il faudrait tout avouer à Clément-le-Doux!... Quand Renaud reparut à la Faloise, ce fut une joie très grande; car l'instruction, dangereuse avec ses découvertes de chaque jour, n'avait pas été sans effrayer Clément-le-Doux. Et du reste, il flottait sur cette affaire un brouillard qui n'était pas sans inspirer des craintes pour l'avenir. Devant les charges accumulées contre Renaud, Clément se demandait s'il n'était pas préférable, pour le jeune homme, de sortir victorieux des débats publics de la cour d'assises, plutôt d'être renvoyé en liberté sur une ordonnance de non-lieu. Il avait peur que cette mesure, qui n'était qu'une demi-mesure, ne laissât survivre des doutes sur l'innocence de Renaud, et ces craintes de l'avenir avaient d'autant plus de raison qu'il ne connaissait pas les motifs secrets qui avaient dicté la décision du juge. Ces motifs, par un scrupule facile à comprendre, M. de Saint-Oest les avait gardés pour lui et avait tenu à ne les point livrer à la publicité.

La première entrevue entre